

RTP 709m

NOTULES

SUR

# LA BIEVRE

DE PRÉSENT - SON PÂSSE



*de M. le D. Capitain*



d'après l'aquarelle de M. le D. CAPITAIN

RUCKERT & Co

PARIS  
Chez H. CHAMPION

Libraire de la Société de l'Histoire de Paris  
Quai Malaquais, 5

1000

Bibliothèque Maison de l'Orient



129578

A Monsieur  
et à Madame Reinach  
Modeste et affectueux  
hommage de l'auteur

Jeanne Laputay

2. 1. 09

NOTULES

SUR

# LA BIÈVRE

SON PRÉSENT — SON PASSÉ



La Bièvre au boulevard Arago (1908), d'après une photographie inédite.

NOTULES

SUR

# LA BIÈVRE

SON PRÉSENT - SON PASSÉ

par

*Jeanne Lapitar*



CHEZ H. CHAMPION  
9, QUAI VOLTAIRE, PARIS

# NOTULES SUR LA BIÈVRE

SON PRÉSENT — SON PASSÉ (1)

---

La Bièvre, autrement appelée la rivière des Gobelins, prend sa source derrière les plateaux de Versailles, entre le hameau de Bouviers et le village de Guyencourt : « c'est alors, comme le dit Bense-rade, un beau ruisseau qui court en rossignolant ». Sur ses rives verdoyantes, les fleurs se penchent pour se mirer dans son eau limpide ; les rats d'eau y font des plongeurs subits pour attraper à la course quelque petit mulot ou quelque ablette attardée, et troublent un instant ses ondelettes vives et transparentes. Cette rivière si minuscule

Que le nain vert Obéron jouant au bord des flots  
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots...

nous apparaît avec tant de fraîcheur, de vraie jeunesse, innocente, si gracieuse qu'il semble que la Destinée lui ait réservé le privilège d'une vie sans heurts, faite de joie facile et de bonheur tranquille.

Mais hélas, son sort heureux est de courte durée, et nous avons grand'peine à reconnaître, huit lieues en aval, notre rivière insou-

(1) Qu'il me soit permis d'adresser ici l'expression de ma vive gratitude à M. Camille Jullian, professeur au Collège de France, qui a bien voulu relire mon étude et faire quelques observations complémentaires ; à M. Marcel Poëte, conservateur de la bibliothèque de la Ville de Paris et à M. Lucien Lazard, archiviste à la Préfecture de la Seine, pour la bienveillance avec laquelle ils m'ont aidée, dans la recherche des documents qui m'étaient nécessaires.

ciante devenue la misérable esclave de l'homme, captée, tronquée, roulant des eaux grasses et nauséabondes, d'une couleur tristement indéfinissable qui fait s'écrier Claude Lepetit (1) :

Est-ce de la bouë ou de l'eau ?  
Est-ce de la suye ou de l'encre ?  
Quoy ! c'est le Seigneur Gobelin ?  
Qu'il est sale et qu'il est vilain !  
Je croy que le Diable à peau noire  
Par régale et par volupté,  
Ayant trop chaud en Purgatoire,  
Se vient icy baigner l'esté.

Quel Parisien à l'âme d'archéologue et au cœur pitoyable n'a pas été tenté, inspiré par Huysmans, d'apporter à la pauvre Bièvre l'aumône de sa commisération ?... Quoi de plus curieux, en effet, pour le promeneur, amateur d'impressions vives, que la visite des anciens quartiers d'une ville ? Près de lui, la vie intensive dans toutes ses manifestations : agitation fébrile des passants, roulement ininterrompu des lourds véhicules, la succession des bruits assourdissants des quartiers populeux ; puis, sans transition presque, le voilà dans une rue silencieuse, dans une ruelle sordide, dans un passage sombre, dans une vraie cité dormeuse dont il semble qu'un pouvoir magique pourra seul arrêter le sommeil.

Bien que le quartier Saint-Marcel ait perdu beaucoup de son pittoresque depuis une vingtaine d'années, une excursion autour des Gobelins ne manque pas d'un grand intérêt. Quittant le boulevard Arago, si, après avoir franchi l'espace de quelques mètres qui constitue la rue des Marmousets, fière de ses deux maisons, nous pénétrons dans la ruelle des Gobelins, rien ne peut retenir notre exclamation d'étonnement :

« C'est une allée de guingois, bâtie de maisons qui lézardent, bombent et cahotent ; aucun alignement, mais un amas de tuyaux et de gargouilles, de ventres gonflés et de toits fous (2). »

Guidés par Huysmans, nous arrivons à l'impasse Moret qui relie la ruelle des Gobelins à la rue des Cordelières, dans cette île enserrée, comprimée, semble-t-il, par les deux bras noirs de la Bièvre qui s'allongent démesurément, s'étirant de lassitude et qui, séparés

(1) *Paris ridicule et burlesque* (1668).

(2) HUYSMANS, *la Bièvre*.



La Bièvre entre les rues Mouffetard et Pascal, d'après Peignot.

(Collection du Musée Carnavalet.)

depuis Gentilly, se réunissaient jadis au pont aux Tripes. Cette île portait anciennement l'appellation trop gracieuse d'île des Cygnes, transformée aujourd'hui en celle d'île des Singes. Étonnés, nous interrogeons les indigènes sur l'origine du surnom, et ils nous répondent le plus simplement du monde que l'île est dédiée aux « Patrons ». Leur hardiesse ne les émeut point. Peut-on leur demander aussi une psychologie raffinée à ces malheureux autochtones influencés si directement par l'ambiance qui leur fait une âme semi-barbare ?

En regardant autour de nous, nous sommes frappés par l'aspect misérable de ce quartier spécial. C'est vraiment la Cour des miracles de la Peausserie.

De vieilles demeures grises avec des étages bas auxquels on accède par de sinistres escaliers aux marches gluantes sont d'un abord rébarbatif. Devant sa fenêtre, une femme raccommode des hardes. L'expression triste de son visage s'harmonise avec les choses qui l'entourent. Le bruit monotone des machines parvient jusqu'à elle, mais elle ne semble point y prêter attention, pas plus du reste qu'au frôlement, entre elles, des peaux suspendues dans les immenses greniers à claire-voie. Il y a pourtant quelque chose de lugubre dans ce claquement sec des dépouilles racornies, qui est bien près de ressembler à la danse macabre de l'espèce bovine ou de la gent rongeuse !

Un peu plus loin, à travers les vitres poussiéreuses des usines, nous voyons les ouvriers, guêtrés de cuir, qui lavent les peaux, les grattent, les « mettent en humeur ». Tout à coup, à un détour de la ruelle, un paysage de neige nous apparaît, une neige produite par le raclage envolé des peaux. Tout est blanc devant nous... c'est un éblouissement. « Par le clair de lune, c'est, nous dit Huysmans, l'évocation d'une Floride noyée dans un duvet d'eider et de cygne, d'une cité magique, parée de villas aux silhouettes dessinées sur le noir de la nuit, en des traits d'argent (1). »

Mais en cheminant de jour, le long du passage Moret, la douce poésie lunaire évocatrice du monde des fées ne nous frappe pas au point de nous faire oublier le but de notre visite et anxieusement nous demandons : « Où coule donc la Bièvre ?... »

Une haute palissade aux planches trop bien jointes se dresse im-

(1) HUYSMANS, *la Bièvre*.

périeusement devant nous ; mais avisant une fissure du bois, juchés sur une pierre opportune, nous forçons la consigne et regardons d'un œil... C'est un navrant spectacle que celui qui nous apparaît... « Scarifiée par les acides, globulée de crachats, épaissie de craie, délayée de suie, la Bièvre roule d'indescriptibles résidus qui la glacent, comme un plomb qui bout, de pellicules (1). »

Puis la voilà de nouveau qui s'engloutit dans l'obscurité sinistre d'un tunnel ; nous allons l'attendre à une de ses dernières sorties en plein jour. Sous l'arche ténébreuse d'un pont, une petite lumière vacillante attire notre attention ; au même instant, des bruits de voix qui résonnent sous la voûte parviennent jusqu'à nous et du noir cloaque surgit un noir cortège qui semble sortir des enfers. Ce sont des égouttiers aux mines presque sauvages qui poussent devant eux les immondices au relent infect, rencontrées en chemin dans le lit de la Bièvre.

Cette fois, sa décadence est définitive. Et nous en sommes tout émus, car elle avait pris un peu de notre cœur en s'attirant notre pitié, cette petite rivière des Gobelins qui roule « une eau fangeuse, noire, rouge, impossible » (2), comme le disait Alfred Delvau qui ne cachait pourtant pas sa sympathie pour elle. Il allait même jusqu'à lui reconnaître « la poésie et le charme d'un, ruisseau à l'onde cristalline se jouant sous le soleil, à travers les roseaux » ! Il l'aimait comme Hégésippe Moreau sa chère Voulzie et comme Mme de Staël son ruisseau de la rue du Bac !...

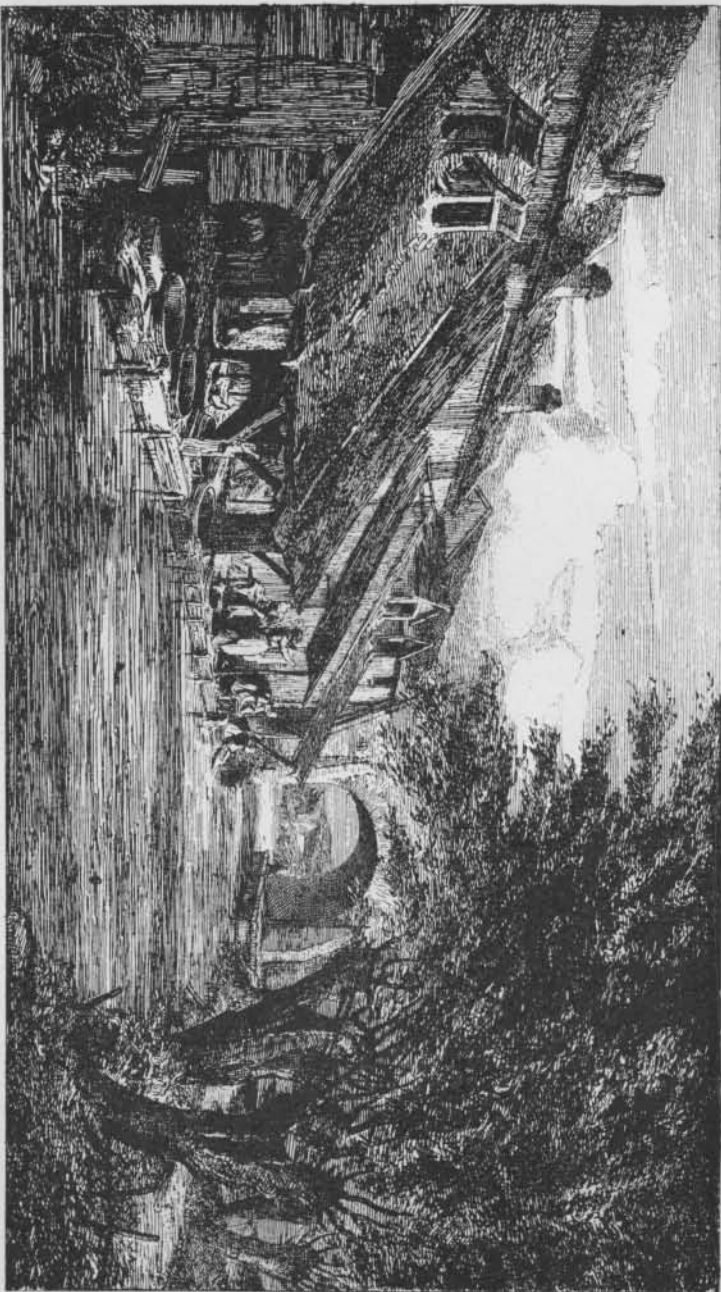
Pauvre Bièvre qui coulait si paisible dans la plaine de Buc, elle va bientôt déverser son flux abject dans un égout collecteur qui étouffera ses derniers cris d'agonie.

Tristement et tout songeur, nous continuons notre route à l'aventure ; nous voici dans la rue des Cordelières qui nous conduit à celle du Champ-de-l'Alouette !... Quelle révélation pour nous que ce nom de Champ-de-l'Alouette ! Nous sommes tout près du vaste clos Payen « où l'on blanchissait, au dire de Piganiol de La Force, une quantité surprenante de toiles, à la faveur de la rivière qui passe auprès (3) ». N'est-ce pas aussi le clos Payen qui a été témoin de l'affreux crime commis par Ulbach ?

(1) HUYSMANS, *la Bièvre*.

(2) *Au bord de la Bièvre*, 1873.

(3) *Description historique de la ville de Paris et de ses environs*, 1761 à 1765.



La Bièvrerie près les Gobelins, d'après Péquignot.  
(Collection du Musée Carnavalet.)

Nous croyons voir la pauvre petite bergère d'Ivry tomber, toute sanglante, dans le fossé qui bordait la route.

Éloignant de nous ce souvenir tragique, nous préférons suivre Marius à travers ses pérégrinations sentimentales qui l'amènent, « un peu avant d'arriver à la petite rivière des Gobelins, à une espèce de champ qui est, dans la longue et monotone ceinture des boulevards de Paris, le seul endroit où Ruisdaël serait tenté de s'asseoir (1) » A l'horizon, dans une buée bleue, le Panthéon, le Val-de-Grâce dressent majestueusement leur lourd édifice de pierre, tout au fond les tours carrées de Notre-Dame lancent dans le ciel clair une note médiévale.

Marius est pensif : accoté boulevard de la Santé, au septième arbre après la rue Croulebarbe, ou bien, installé, les jambes pendantes sur le parapet de la rivière de Bièvre, il écoute les laveuses des Gobelins battre leur linge avec ardeur et gaieté, rythmant ainsi le gazouillis des oiseaux qui jasant dans les peupliers.

La rêverie de Marius est communicative ; nous voilà, comme lui, en plein idéal, poursuivant les vagues chimères qui prennent, à notre insu, des formes humaines..... lorsqu'un coup de sifflet strident nous bouleverse et nous ramène de force à la réalité. Nous levons la tête.. C'est le métro aérien Italie-Étoile qui passe !...

..

Il fut un temps où rien ne troublait la solitude du Champ-de-l'Alouette... un temps où la Bièvre, « ruisseau de moire et de soie » courait, rapide dans son lit semé de parcelles d'or où l'on voyait :

Le buisson, l'oiseau de passage,  
L'herbe qui tremble et qui reluit,  
Le vieil arbre que l'âge ploie,  
Le donjon qu'un moulin coudoie (2)

se mirer dans ses flots aux reflets argentés.

Il fut un temps enfin où la Bièvre était une nymphe d'une beauté merveilleuse. Passionnée pour les plaisirs de la chasse, Gentilia, — c'était son nom, — un carquois sur l'épaule, parcourait les vastes fo-

(1) VICTOR HUGO, *les Misérables*.

(2) VICTOR HUGO (*La Bièvre*), *les Feuilles d'automne*.

rêts qui l'avaient vue naître et grandir. Sa vie lui semblait tout heureuse et sa liberté lui était chère. Mais un jeune Troyen, Arcolius, qui avait suivi Francus, venu sur les bords de la Seine pour y fonder une nouvelle Ilios, rencontrant un jour la belle Gentilia, fut subjugué par son charme et jura de lui faire accepter son amour... Gentilia, effrayée, s'enfuit... Arcolius la rejoint sans peine, il va l'atteindre... mais, subitement, la forme gracieuse s'évanouit (Diane avait exaucé l'ardente prière de sa nymphe) et l'audacieux Troyen n'a plus devant les yeux qu'une fontaine limpide dont les eaux rivalisent avec l'améthyste et l'émeraude :

« Cruelle, s'écrie-t-il avec rage, je n'ai pu avoir raison de toi lorsque tu étais nymphe, mais tu conserveras pourtant, malgré ta nouvelle forme, un souvenir de mon amour ; j'élèverai sur ton passage des arcs majestueux qui porteront mon nom et sous lesquels tu couleras éternellement (1). »

C'est ainsi que, dès le troisième siècle de notre ère, la Bièvre, avant d'arriver à Gentilly, passait déjà sous les voûtes du premier aqueduc construit à Arcueil (Arcolium) par Constance Chlore.

On pourrait s'étonner de ce que le nom de Bièvre n'ait aucun rapport avec la légende de Gentilia. Ce nom, presque certainement, a été emprunté aux castors, appelés anciennement bièvres (2), qui vivaient sur ses bords et qui fournissaient aux élégants du seizième siècle de belles fourrures dont ils aimaient à se parer. De même que les élégants, les gourmets d'alors trouvaient leur compte à chasser les bièvres. Leur morceau de prédilection était la queue dont le pouvoir souverain était d'être considérée comme plat maigre permis pendant le carême !

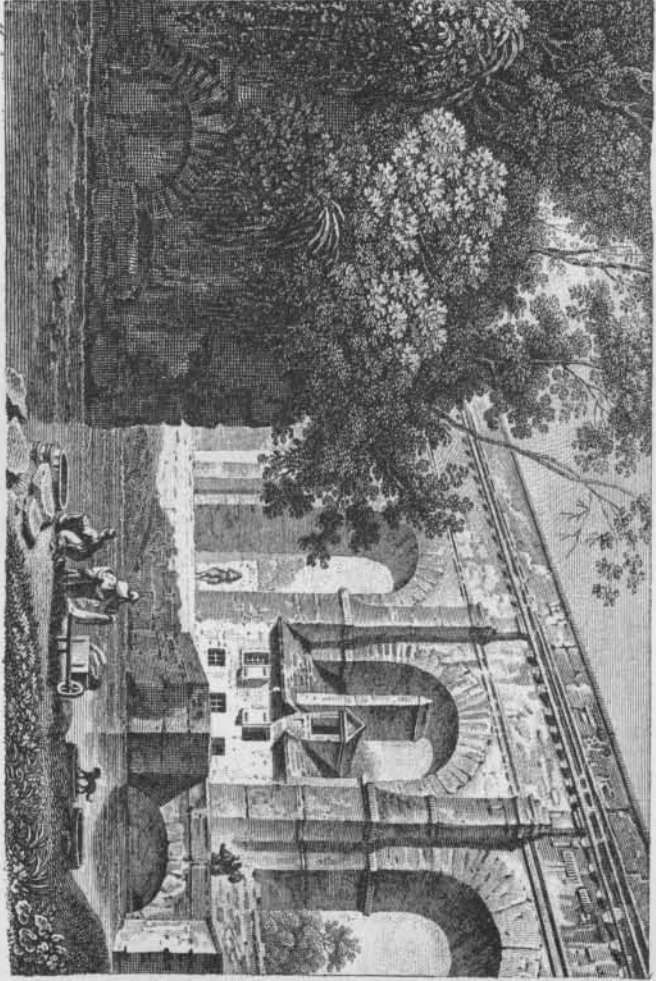
C'est à cause de toutes ces raisons, sans doute, que le nom de Bièvre fut jugé digne de qualifier la déliquescence Gentilia.

Dans la basse latinité, on l'appelait Bibara, Beveris ou Bevera (3). Les Romains avaient voulu marquer leur empreinte, jusque sur le nom de cette petite rivière : et c'était un de ses griefs contre eux. Elle en avait un autre, plus grave, elle ne leur pardonnait pas de s'être fait les exécuteurs de la prophétie d'Arcolius, c'est pourquoi,

(1) D'après le poème latin *Lutetia*, publié en 1611 par RAOUL BOUTRAYS et la traduction de DUPAIN, 1886.

(2) Dont le radical celtique ou indo-européen était beb ou bib (d'après M. CAMILLE JULLIAN).

(3) DUPAIN, *la Bièvre*.



La Bièvre à Arcueil.

sans doute, animée d'un sentiment patriotique naissant, joint à ses pressentiments indiscutables, elle opposa tant de résistance à Labienus quand il vint conquérir Lutèce. S'il faut en croire Henri Housseye, la Bièvre aurait joué dans le siège de Paris par les Romains un rôle important (1) : « Elle protégeait la première ligne des troupes de Camulogène et formait un vrai rempart jusque du côté de Gentilly, d'Arcueil et de Cachan (2). » Elle fit de son mieux pour aider à la victoire, mais ne put que constater la glorieuse défaite des braves défenseurs de Paris qui se laissèrent tuer jusqu'au dernier, teignant de leur sang, écarlate humain, ses flots oppressés.

Elle bordait alors « la vraie montagne des dévots de ce temps-là, la montagne Sainte-Genève, toute préparée par la nature près de la Seine et face à l'Île de Lutèce pour recevoir des dieux, des temples et des multitudes (3) ! »... Et elle les voyait arriver en masse et de tous pays ces pèlerins qui, en groupes serrés, gravissaient la montagne sainte par l'interminable rue Saint-Jacques, voie gauloise de Genabum (Orléans) à Lutèce.

Son heureux temps était à son déclin ; son esclavage commença dès que les Romains parlèrent en maîtres, il devint incontestable vers la fin du quatrième siècle quand on découvrit l'art d'employer la force hydraulique à faire tourner les meules qui écrasaient le blé.

Les meuniers s'emparèrent de ses eaux, les détournant, les exhaussant pour obtenir des chutes qui simplifiaient le travail (4). Peu à peu le nombre des moulins s'accrut et en 1626 Charles de Lamber ville en comptait vingt-quatre établis sur le cours de la Bièvre. Les riverains profitaient eux aussi de son voisinage. Maître Henri Sauval, avocat au Parlement, nous dit, en 1724, « qu'après avoir reçu le ruisseau de Vauhalan, au pont Antoni, la Bièvre formait des goulottes faites par les habitants des environs pour arroser leurs prés et décharger les étangs de Massi (5) », puis, courant bien vite, très affairée, elle joignait aux siennes les eaux de la fontaine de Rungis

(1) D'après M. C. JULLIAN, il n'y eut pas de siège de Paris par les Romains et les marais qui les arrêtaient sont ceux de l'Essonne.

(2) HENRI HOUSSEY, *Premier siège de Paris par les Romains*.

(3) M. CAMILLE JULLIAN, *la Structure et le Sol de Paris*. Leçon d'ouverture des cours au Collège de France (5 décembre 1906).

(4) On est étonné de constater actuellement encore dans la plaine de Gentilly que le niveau de la Bièvre est supérieur à celui des champs qui la bordent.

(5) *Histoire et recherches des antiquités de la Ville de Paris*, t. I, p. 209.

avant que Louis XIII les ait fait conduire à Paris en aqueduc. Ce qui tourmentait fort les gens du pays, c'est que les deux ruisseaux, joints ensemble, ne semblaient pas posséder plus d'eau qu'auparavant coulant à part (1). Malgré cela, la petite Bièvre avait le courage de faire moudre énergiquement les moulins d'Arcueil, de la Roche, de Gentilly, de Jantevil, de Croulebarbe (2), puis aux Gobelins celui de Saint-Marcel, au faubourg Saint-Victor les moulins de Coupeaux et de la Tournelle (3). Elle entraînait dans la Seine par deux endroits.

« Autrefois, nous dit encore Sauval, on la fit passer par le collège des Bons-Enfants et du Cardinal-Lemoine, par Saint-Nicolas-du-Chardonnet et par la rue de Bièvre, comme il paraît par le nom qu'elle conserve et par d'autres vestiges. » Ce canal fut creusé en l'an 1148, sur la demande des chanoines de Saint-Victor, désirant avoir, dans leur enclos, un moulin. En 1368, une partie de sa direction fut changée et, au lieu de se jeter dans la Seine aux Grands-Degrés, il vint s'y perdre non loin de la Tournelle et de la rue des Fossés-Saint-Bernard, après avoir rencontré le moulin d'Alais ou de Recouvrance.

(1) D'après SAUVAL.

(2) L'origine du moulin de Croulebarbe est très ancienne, JAILLOT écrit dans les *Recherches critiques sur la ville de Paris* (1772), qu'il a lu « un accord ou transaction du chapitre de S. Marcel du mois de décembre 1214, pour le moulin de Crollebarbe » (Croulebarbe). Il ajoute l'avoir vu nommer dans quelques anciens titres : Moulin de Notre-Dame. Le moulin de Croulebarbe était situé à peu près à l'intersection de la rue Edmond-Gondinet et du boulevard Auguste-Blanqui.

(3) « Ils existoient dès le temps de saint Bernard, désignés sous le nom de moulins de « Cupels » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XIV, p. 270). L'inondation de 1579 les avait détruits. » Ils se trouvaient à la hauteur du Jardin des Plantes actuel que la Bièvre a certainement traversé puisqu'on y a découvert à 20 pieds au-dessous du sol le lit d'une petite rivière sur lequel était un pont en pierre de la plus belle conservation (d'après Parent-Duchâtel). Un moulin à vent portait aussi le nom de Coupeaux. Son emplacement est encore visible dans le jardin des Plantes. Voici ce qu'en disent HURTAUT et MAGNY dans le *Dictionnaire historique de la ville de Paris et de ses environs*, tome III (1779) : « Actuellement le Jardin Royal, vaste et agréable, se divise en haut et bas jardin. Le premier étoit une monticule qu'on appelloit le champ ou la butte des Coupeaux où donnoit un moulin à vent. Cette petite montagne est pratiquée aujourd'hui en spirale, que l'on nomme communément labyrinthe. Lorsqu'on est parvenu au haut de cette butte, on jouit d'une vue très étendue et très magnifique. Quelques auteurs prétendent que cette butte servit à placer des canons contre les Espagnols, lors de la prison de François I<sup>er</sup> à Madrid, en 1525. »



LA BIÈVRE D'APRÈS WATTEAU.

Reproduction d'un dessin de l'artiste conservé au Département des Estampes  
de la Bibliothèque Nationale.

On commença dans ces nombreux moulins par moudre du blé ; on y établit par la suite, dans l'un, une tréfilerie, dans un autre, une fabrique de vermicelle ; un troisième devint un moulin à papier (1) et toujours la rivière de Bièvre était mise à contribution.

Un travail pourtant qui ne lui déplaisait point à faire était celui qu'exigeait d'elle Jehan Gobelin.

Son eau, moins vive que celle de la Seine, disait-on autrefois, était facile à corriger et très propre à la teinture (2). C'est pourquoi Jehan Gobelin, d'origine flamande, établit sur ses bords ses premières teintureries vers 1440.

« Une charte du milieu du douzième siècle signale, peut-être en ces parages, un teinturier nommé Acelin : *Acelinus tinctor* (3) ; néanmoins Jehan Gobelin peut être considéré comme ayant donné l'impulsion primordiale à ce genre d'industrie par la qualité de ses procédés, qu'on croit avoir été importés de Venise, et par la beauté de ses produits.

« Il fit bâtir près de Saint-Hippolyte, église voisine et paroisse du faubourg Saint-Marceau, une grande habitation qui devint le berceau de son illustre famille. Il se rendit si célèbre en son art que sa maison, sa teinture, son écarlate et la rivière dont il se servait ont pris son nom (4). »

Les descendants de cette famille conservèrent les traditions. D'autres teinturiers vinrent aussi s'établir sur les bords de la Bièvre : les sieurs Canaye (5), puis en 1655 un Hollandais, Jean Gluck, qui épousa la sœur d'un autre teinturier, François de Jullienne, dont un des neveux, Jean de Jullienne, fut l'ami intime du peintre Watteau. Ils eurent un certain renom qui n'égala pourtant jamais celui des Gobelin ; et, lorsque dans le commencement du dix-septième siècle Henri IV appela en France une colonie de tapissiers flamands, ce fut dans l'une des maisons des Gobelin que Marc de Comans et François de La Planche, chefs de cette colonie, fondèrent le célèbre établissement qui survit à ces gloires de l'industrie, résumant en lui

(1) D'après DUPAIN, *la Bièvre*.

(2) On a reconnu, depuis un certain nombre d'années, qu'on a exagéré les qualités particulières des eaux de la Bièvre dans les opérations tinctoriales.

(3) M. MARCEL POËTE, *l'Enfance de Paris*.

(4) D'après SAUVAL.

(5) Qui s'y installèrent peut-être en même temps que les Gobelin (voir l'étude de M. MANNEVILLE sur les Canaye, *Bull. de la Montagne Sainte-Genève*, Tome V).

ce que les arts de la teinture et du tissage réunis offrent de plus parfait et de plus apprécié.

Jehan Gobelin fut donc le grand inspirateur. Ses contemporains surent reconnaître son mérite. Quel est le poète d'alors qui n'a pas chanté le teinturier novateur et sa rivière complaisante !... « Celui ruisseau qui, de présent, passe à Saint-Victor auquel Guobelin teinct l'escarlatte », comme le dit Rabelais sous une forme si personnelle. Au temps de Ronsard la réputation de cette race des Gobelins n'avait fait que s'accroître. Le poète, s'adressant à Gaspar d'Auvergne parle (1) :

D'une laine qui dément  
Sa teinture naturelle  
Es poisles du Gobelin  
S'yvrant d'un rouge venin  
Pour se desguiser plus belle.

Dans un mémoire publié en 1700 par Phélypéaux, l'intendant général de Paris déclare que « les eaux de la Bièvre servent à faire aux Gobelins les belles teintures d'écarlate qui sont en réputation par toute l'Europe. Il ajoute qu'on en porte en Asie, même jusque dans la Chine et que ces belles étoffes sont en admiration partout ».

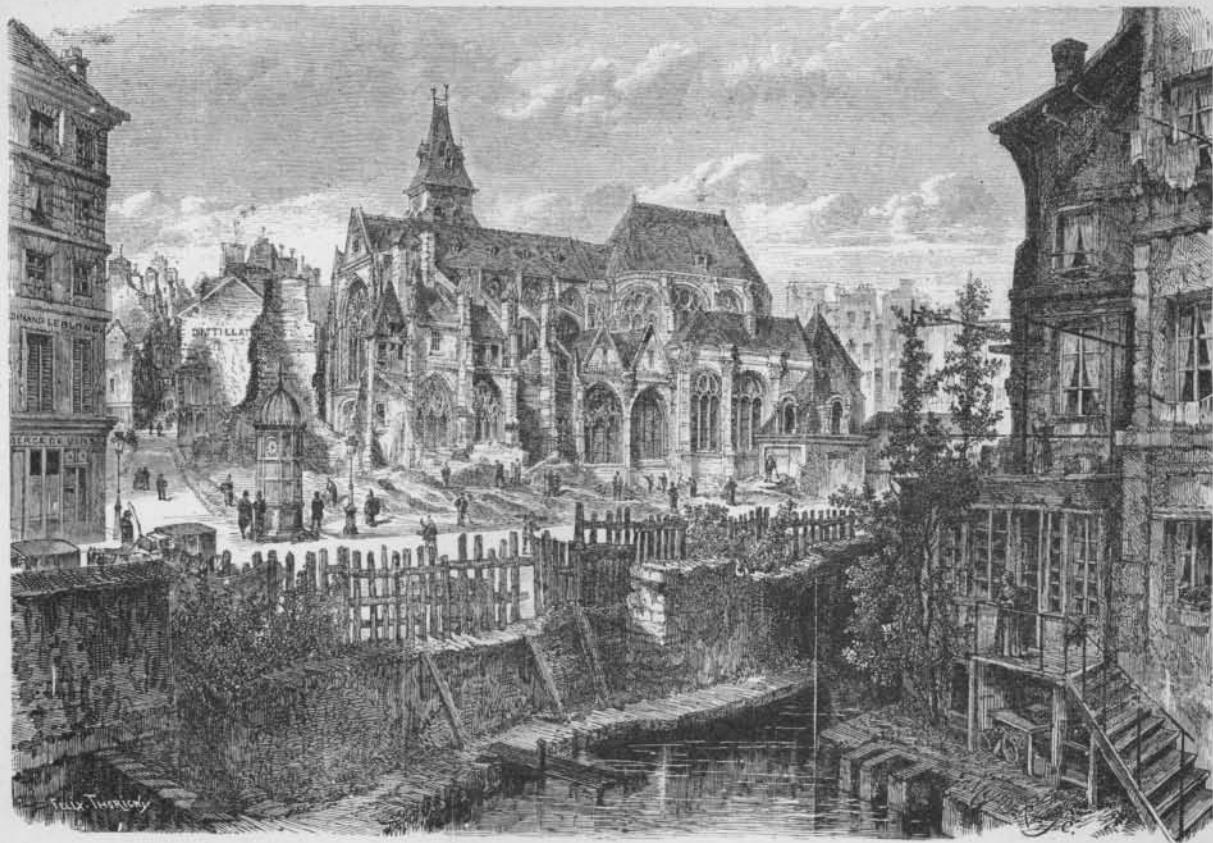
C'est ainsi que la renommée de la Bièvre fit le tour du monde. Comme elle était ambitieuse, elle savait gré à Jehan Gobelin de l'avoir placée si haut dans l'estime des amateurs d'écarlate et elle se faisait parfois gracieuse et affable en passant devant les fenêtres de son bienfaiteur, de sorte que l'on accourait de partout pour voir la Bièvre aux Gobelins et se bien restaurer dans les cabarets de la Rose-Rouge, du Lion-d'Or, du Mouton-Blanc, du Dauphin, du Juste, où régnaient

. . . . . Les excellents vins  
Et les bières délicieuses  
Pour les buveurs et les buveuses.

Là on trouvait toutes choses :

Les andouilles, les cervelas,  
Les poulets et les chapons gras,

1) Livre II, ode XXII.



LA BIÈRE A LA RUE PASCAL EN 1869.  
Fac-similé réduit d'une gravure parue dans le *Monde Illustré* (1<sup>er</sup> mai 1869.)

Les grillades et les saucisses  
Dont le palais craint les épices  
Car mettant le palais en feu  
On ne sauroit boire pour peu (1).

Colletet oublie de nous dire qu'on devait y déguster aussi, pêchées dans la Bièvre, des écrevisses que Mme de Maintenon, elle-même, aimait à dépecer, les trouvant particulièrement savoureuses.

C'était alors les rares beaux jours de la Bièvre, des jours ensoleillés où elle retrouvait l'espérance de sa jeunesse paisible. Mais... lorsqu'elle voyait sa robe salie, son pauvre lit bourbeux, lorsqu'on l'accusait de rendre la « rivière de Seyne malade à cause des grandes infections provenant de ses eaux grasses d'un goût puant et infecté (2) », elle commençait à devenir sinistre ; elle préparait sa vengeance contre les barbares qui lavaient dans ses flots « leurs bourres et leurs cuirs pleins de chaux, y jetant leurs « escharnures, plains et morlains et tous les immondices de leur mestier (3) ».

Et c'était un spectacle effrayant que celui de ses débordements subits, dévastateurs. A tort on en attribuait la cause à son cours extraordinaire (elle coule d'occident en orient contre la marche du soleil). Elle, si calme et si soumise, semblait alors en proie à une folie sanguinaire que rien ne pouvait apaiser.

En 1526, elle inonda les maisons du faubourg Saint-Marceau jusqu'au deuxième étage.

En 1573, elle détruisit les murs du couvent de Val-Parfond (le Val-de-Grâce) (4).

En 1579, le 8 avril, elle dépava Saint-Médard et l'église des Cordelières, démolit quantité de maisons et de moulins, désola la campagne et noya bien des pauvres gens. La crue dura 30 heures et fut appelée le Déluge Saint-Marcel (5).

En 1626, la nuit de la Pentecôte, elle monta jusqu'au premier étage des logis, abattit quantité de murailles, perdit bien des jardins et ruina quelques maisons (6).

En 1665, la petite rivière des Gobelins fit à nouveau de grands

(1) COLLETET, *la Maison du Roi pour les tapisseries et manufactures*.

(2) *Variétés historiques*, 1625.

(3) *Variétés historiques*, 1625.

(4) FÉLIBIEN, *Preuves*, t. IV, p. 835.

(5) D'après SAUVAL.

(6) D'après SAUVAL.

ravages. Elle déborda en une nuit et occasionna de nombreuses morts.

« On comptait hier (ce 24 février 1665) écrit Guy-Patin, 42 corps qui avoient esté repeschez, sans ceux que l'on ne sçait pas. »

Un fait bizarre impressionna profondément les contemporains du Déluge Saint-Marcel :

« O cas estrange ! Il s'y est trouvé une dolente et pitoyable mère, laquelle pensant sauver la vie à son enfant bien jeune et délicat a esté offusquée de la rage et furie de ceste eau sauvage, tenant son tendre enfant embrassé, lequel on a sauvé respirant encor : ce qui doit véritablement estre esmerveillable, la mère y finer plutôt que l'enfant (1). »

Ne nous est-il pas permis de croire qu'il y a eu dans la circonstance, de la part de la Bièvre, regret rétrospectif. Elle n'a pas voulu se venger lâchement sur une innocente victime et lui faire payer de sa vie, à la place des siens, un trop lourd tribut de réparation !

Personne ne remarqua alors la clémence de la petite rivière dont l'âme aimante et dévouée fut incomprise. Les générations perpétuées dans le quartier des Gobelins n'eurent qu'un même but : la dompter à tout jamais. Non content de l'avoir souillée, flétrie, l'homme, son ennemi, voulut l'enfermer dans une prison étroite. Conduite par son geôlier, elle allait s'y laisser ensevelir lorsque, dans un élan de détresse, elle brisa ses digues, courant affolée, renversant tout sur son passage, triste des maux qu'elle causait et lasse d'avoir vécu : ce fut son dernier accès de révolte (2).

La Bièvre d'aujourd'hui est enchaînée par son maître. Brisée de fatigue, elle ne songe même plus à assouvir ses désirs de liberté. Réduite à l'impuissance, passive, elle sanglote dans les ténèbres. A bout de souffle, ses derniers spasmes se perdent dans la nuit...

C'est la vaincue, captive, qui renonce à l'espoir et attend, murée dans son cachot, la fin de son interminable supplice.

(1) Déluge et inondation advenus... à Paris (1579), publié par FOURNIER. *Variétés historiques et littéraires*, t. IX.

(2) Inondation du 29 mai 1901. — Plusieurs immeubles situés à proximité des rues de la Glacière, Boutin, Daviel, Vergniaud, subirent d'importantes dégradations.



---

ACHEVÉ D'IMPRIMER

A TOURS

LE VINGT SIXIÈME JOUR DU MOIS DE DÉCEMBRE

DE L'AN MIL NEUF CENT HUIT

---



RTP 709m

NOT ULES

# LA BIÈRE

EST PRÉSENT - SON PASSE

*La Bière*



d'après l'aquarelle de M<sup>le</sup> D<sup>r</sup> CAPITAN.